

5^e Année - N° 187.

Le numéro : 30 centimes

16 Mai 1918.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France. 15 Frs.

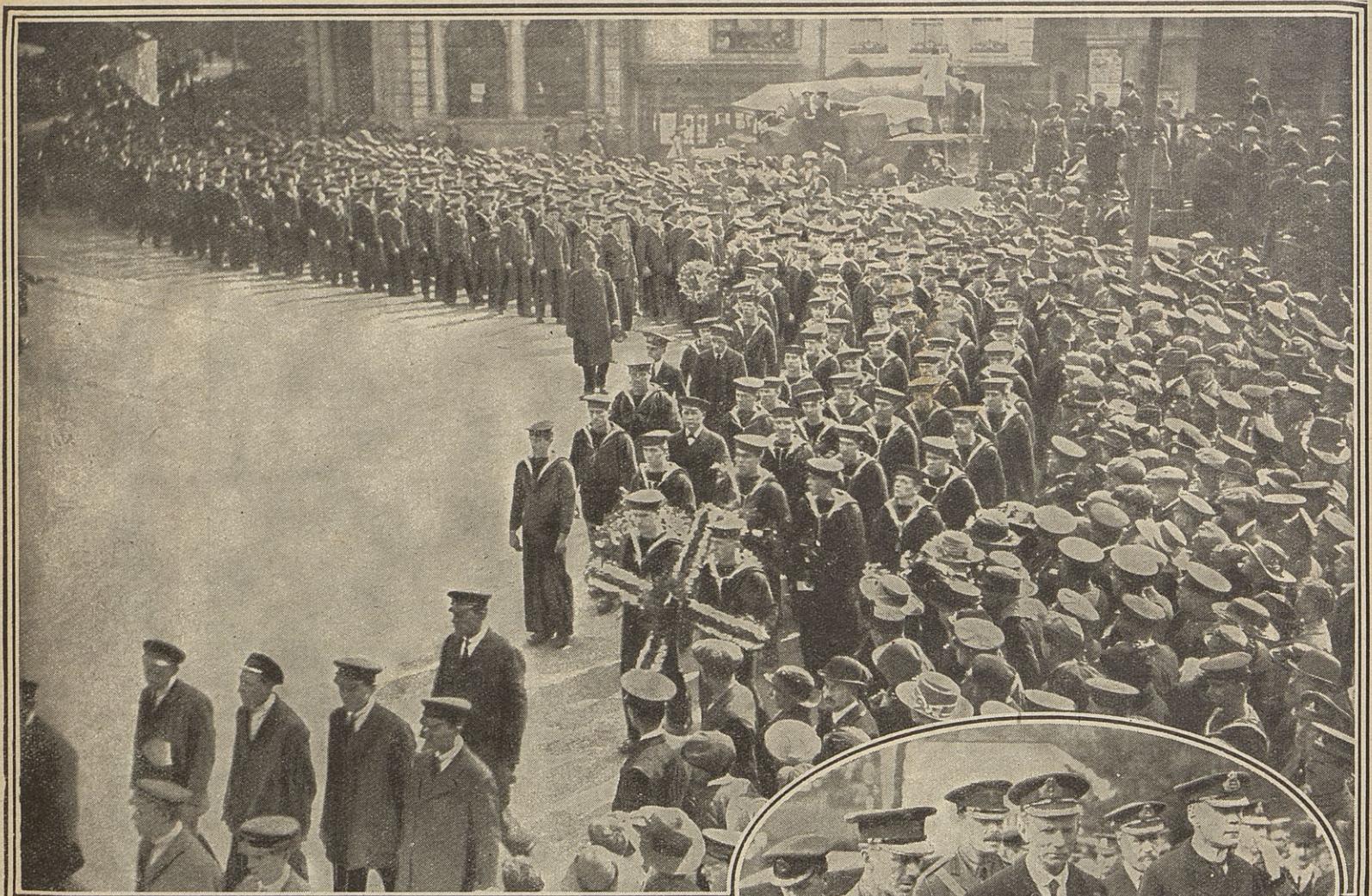
L'aviateur Madon

PHOTO
H. MANUEL

Edité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour l'Etranger. 20

LES OBSÈQUES DES HÉROS DE ZEEBRUGGE



Le cortège funèbre traverse les rues de Douvres.



La marine anglaise a perdu dans l'attaque d'Ostende et de Zeebrugge dix-neuf officiers et cent soixante-neuf hommes. Les funérailles de soixante-quatre marins et de deux officiers, dont les corps avaient été ramenés à Douvres, ont été célébrées au milieu de l'émotion générale ; les cercueils furent placés dans une seule tombe ; tous les habitants de la ville accompagnaient les héroïques marins à leur dernière demeure. Dans le médaillon, entouré d'officiers de la marine royale, le capitaine Carpenter qui commandait le « Vindictive ».

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 2 au 9 Mai



LA suite de l'échec subi par les Allemands dans leurs nouvelles tentatives de forcement des lignes britanniques en Flandre, dans les derniers jours d'avril, il n'y a pas eu sur le front du nord de reprise importante de la bataille. On a bien eu des opérations à signaler dans tous les secteurs, mais elles ont toutes gardé un caractère local. Par contre, les démonstrations d'artillerie ont été parfois violentes au point de faire présager des attaques qui, d'ailleurs, ne se sont pas produites. En somme on ne se dissimule pas que le calme relatif que l'on a constaté sur ce front n'était dû qu'à la nécessité où se trouvait l'ennemi de se refaire avant de tenter de nouveau un puissant assaut contre les troupes alliées.

Les coups de main sur le front belge méritent de retenir l'attention, chaque tentative de ce genre pouvant être maintenant l'amorce d'une opération plus importante liée à celles qui sont en voie d'exécution contre le front britannique ; à ce titre, il est intéressant de signaler une série d'échecs infligés par les Belges, le 3 et le 4 mai, aux Boches qui cherchaient à faire irruption dans leurs lignes, près de Nieuport.

Les Anglais ont pris à plusieurs reprises l'initiative de petites opérations qui avaient pour but d'affermir leurs lignes en certains endroits. La plus intéressante est celle qu'ils ont exécutée, le 4 mai, à Hinges, aux environs de Béthune.

Nos alliés ont fait là une quarantaine de prisonniers et pris quelques mitrailleuses ; mais leur entreprise avait un but plus pratique. Entre la Clarence et le canal d'Aire à la Bassée, la seule élévation qui domine la plaine noyée par les marais de la Clarence est le coteau d'Hinges, qui d'ailleurs n'a pas plus d'une vingtaine de mètres d'altitude au-dessus de la campagne environnante, mais qui est le seul accident de terrain de ce secteur. Sur le coteau isolé s'élève le village du même nom. La position d'Hinges commande les communications de Béthune, qui n'est qu'à 3 kilomètres, et les chemins de fer qui font communiquer les mines de la région avec les gares voisines et les ports des canaux ; il y avait un grand intérêt à ne pas laisser s'y établir les Allemands qui la convoitaient, mais n'avaient pu encore l'aborder, étant contenus sur la rive opposée du canal d'Aire. C'est pourquoi les Anglais ont exécuté l'opération en question, laquelle se place au nord-est d'Hinges et avait pour but de refouler les lignes allemandes au nord et à l'est de ce point, derrière la Lawe et les canaux qui sillonnent la plaine dont ils reçoivent les eaux. Comme il fallait s'y attendre, l'ennemi a tenté de se remettre sur les positions qu'il venait de perdre ; mais une attaque qu'il a faite le 5 dans ce but n'a eu aucun succès, et par suite il n'a plus essayé de prendre une revanche dans cet endroit.

Les Britanniques ont également réussi de petites affaires, le 3, au sud d'Arras et à l'est de Saint-Venant ; le 4, aux environs de Meteren ; le 5, dans le secteur de la forêt de Nieppe ; le 5 aussi à l'est d'Hébuterne et vers Sailly-le-Sec ; il en a été de même le 7 vers Neuville-Vitasse. Toutes ces opérations ont eu le résultat cherché, c'est-à-dire quelque amélioration de position, sans préjudice des prisonniers et des mitrailleuses enlevées à l'ennemi.

Le 6 mai a été marqué par une autre excellente opération de nos alliés entre la Somme et l'Ancre : à l'ouest et au sud-ouest de Morlancourt ils ont pu avancer considérablement leurs lignes malgré une vive résistance des Allemands auxquels ils ont fait plus de deux cents prisonniers. Une série d'opérations locales leur fait gagner encore quelque terrain, le 8 mai, entre la Somme et l'Ancre et leur rapporte en outre quelques prisonniers. Les petites attaques exécutées du 2 au 7 par les Allemands contre les lignes britanniques sont restées sans succès ; mais, le 8, ils ont tenté une opération plus sérieuse entre la Clytte et Vormezeele, vers l'éfang de Dickebusch. Après une courte préparation d'artillerie ils ont lancé leurs troupes d'assaut contre la partie du front où se fait la soudure des lignes françaises et anglaises, espérant sans doute qu'ils pourraient disloquer le dispositif des alliés et déborder les monts flamands par le nord-est. Repoussés sur la majeure partie du front attaqué, ils n'ont réussi qu'en certains points à prendre pied dans les lignes avancées franco-britanniques, mais de vives contre-attaques ont été aussitôt déclenchées dans le but de les en déloger. Pendant ce temps, les Français opérant seuls avançaient quelque peu leurs lignes au sud de la Clytte.

Les Anglais ont enregistré la capture par leurs troupes, sur le sol français, de près de sept mille prisonniers, dont près de deux cents officiers,

au cours des opérations de mars et d'avril, qui pourtant dépendaient, pour eux, d'une attitude défensive générale.

Les troupes françaises ont, de leur côté, déployé une grande activité dans les secteurs qu'elles occupent. Dans beaucoup de cas elles ont coopéré avec les troupes britanniques. De même que chez nos alliés, notre commandement a profité du répit que lui avait laissé la pause de l'offensive pour faire améliorer nos positions en différents endroits.

Voyons d'abord ce qui s'est passé sur le front de la grande offensive. Le 2 mai nos hommes ont enlevé le bois de la Baune, au sud-ouest de Mailly-Raineval, y ont fait une trentaine de prisonniers et pris cinq mitrailleuses. Dans le bois de Hangard, nous avons également marqué une progression sensible. Le lendemain, au cours de vifs combats au sud du Monument, dans la région de Villers-Bretonneux, nos troupes réalisent une avance. Au sud de l'Avre, entre Hailes et Castel, elles s'emparent de la côte 82 et d'un bois en bordure de l'Avre ; il s'agissait là de réduire une poche que l'avance ennemie constituait dans nos lignes : une préparation d'artillerie de deux heures avait facilité ce travail à notre infanterie qui, outre le terrain gagné, a pris aux Boches 110 prisonniers et tout un matériel.

Le 6 on signale encore, à l'actif de nos soldats, deux coups de main heureux, l'un à l'ouest de Hangard, l'autre au sud-est de Noyon. Sur ce front, l'ennemi a, de son côté, entamé des attaques. Le 2 mai il échouait contre nos organisations de la région de Thennes. Le 6 il n'était pas plus heureux en essayant d'aborder nos lignes au sud-ouest de la ferme Anchon, où il a laissé de nombreux cadavres sur le terrain. Le 7 il échouait encore dans une tentative contre un de nos postes à l'ouest de Hangard. Il en était de même le 8 dans la même région ainsi qu'à l'ouest de Montdidier, où tous ses coups de main étaient repoussés.

Sur les autres parties du front français, on a signalé, entre autres faits intéressants, un raid de nos troupes dans les organisations allemandes au nord de Loivre (ouest de Reims) le 6 mai. Après un vif combat au cours duquel notre détachement a infligé des pertes sérieuses à l'adversaire, il est rentré dans nos lignes, ramenant un nombreux matériel. Le même jour, un autre détachement de nos troupes faisait des prisonniers en un combat assez vif, sans subir lui-même aucune perte. D'autres petites opérations ont été réussies un peu partout par nos soldats ; elles se placent dans tous les principaux secteurs.

Quelques tentatives de l'ennemi ont été repoussées : celles qui paraissent avoir été les plus fortes ont eu lieu le 2 au nord de Chavignon et au nord-ouest de Reims et, le 4, dans cette dernière région.

Le 8 mai, on signale une recrudescence particulière de l'activité de l'artillerie au nord et au sud de l'Avre. Une nouvelle action locale s'engage dans la soirée au sud de la Somme.

NOTRE COUVERTURE

LE SOUS-LIEUTENANT MADON

TROISIÈME DE LA LISTE DES « AS »

Venant après Fonck et Nungesser, le sous-lieutenant Madon a remporté sa vingt-sixième victoire le 14 mars dernier en faisant un superbe doublet.

Georges Madon est né à Bizerte le 28 juillet 1892. Il a eu des débuts malheureux ; après avoir exécuté pendant huit mois les tâches multiples du bombardement et de la reconnaissance, il alla atterrir en Suisse, trompé par le brouillard ; sept mois de captivité, puis la fuite heureuse avec son mécanicien Chatelain. Il reprend place dans les rangs de nos aviateurs. Un jour, une panne de moteur l'oblige à descendre dans les lignes ennemis ; il examine son moteur, le met en marche et repart à la barbe des Boches accourus.

En septembre 1916, il abat son premier avion ennemi et, depuis, il n'a cessé d'allonger son tableau de chasse.

En trois jours, du 16 au 19 février, il abattait cinq appareils ennemis ; un match admirable d'émulation s'étant engagé au grand dommage des Boches entre lui et Fonck, c'est celui-ci qui en sortit vainqueur.

Georges Madon a été décoré de la médaille militaire en décembre 1916 et de la croix de la Légion d'honneur en juin 1917. Ce même mois, l'Aéro-Club de France lui attribuait sa médaille d'or.

Le rôle militaire des Chemins de fer

(1914-1918)

Les chemins de fer jouent dans la conduite de la guerre un rôle capital ; le dévouement de leur personnel, qui a toujours été un des facteurs de nos succès, a aidé à plusieurs reprises notre commandement à faire face aux situations les plus critiques.

Et, tout récemment, après l'offensive allemande du 21 mars, le gouvernement, par un ordre du jour qui rappelle celui du 17 août 1914, portait à la connaissance du pays la belle attitude du personnel des chemins de fer des réseaux du Nord et de l'Est et du réseau des armées : « Après avoir montré, depuis le début de la guerre, la plus belle endurance et la plus grande énergie dans l'exécution d'un service particulièrement dur, a donné, au cours des opérations militaires récentes, et souvent dans les circonstances les plus périlleuses, des preuves nouvelles de son esprit de sacrifice et de son admirable dévouement au pays. »

De fait, l'on ne rendra jamais une justice assez complète et assez éclatante à la collaboration de tous les instants que les chemins de fer ont prêtée au commandement depuis le 2 août 1914.

Mais, dès le temps de paix, les transports du temps de guerre avaient été préparés dans les plus menus détails par le 4^e bureau de l'état-major général, grâce aux travaux duquel notre réseau avait été admirablement adapté à son utilisation éventuelle pour la guerre. Le 2 août 1914 le trouva prêt à fonctionner dans des conditions qui n'ont jamais rien laissé à désirer.

Les transports à effectuer étaient triples : amener immédiatement au voisinage de la frontière les troupes de couverture destinées à protéger la mobilisation et la concentration (transports de couverture) ; acheminer sur leur dépôt les hommes destinés à porter à l'effectif de guerre les formations du temps de paix et à constituer les formations dont la création était prévue et préparée (transports de mobilisation, surtout les 3, 4 et 5 août) ; conduire jusqu'aux points où ils devaient être utilisés les corps d'armée, hommes, chevaux de selle et de trait, matériel, ayant leurs éléments constitutifs complétés et rassemblés à leurs emplacements normaux du temps de paix (transports de concentration, du 6 au 20 août).

Durant cette période, il circula, sur le seul réseau de l'Est, plus de 4.000 trains militaires. Les journées les plus chargées furent les 9, 10 et 11 août (390 trains en moyenne). L'Orléans transportait 600.000 officiers et soldats, 144.000 chevaux, 40.000 camions et voitures, en 2.000 trains environ, comprenant plus de 50.000 voitures et wagons.

La concentration terminée, il fallait assurer le ravitaillement des armées en hommes, vivres, munitions, matériel du génie, habillement, harnachement, lettres, colis postaux et, inversement, prendre les mesures nécessaires pour évacuer sur l'intérieur les blessés, les permissionnaires, les déchets de toute sorte et aussi pour transporter les lettres écrites au front.

Ce ravitaillement est caractérisé à la fois par son intensité constante et par ses variations, soumises à la volonté du commandement.

Les vêtements envoyés au front depuis le début de la guerre représentent à eux seuls plus de 140 millions de mètres de drap.

En ce qui concerne la nourriture, un bataillon consomme en un mois le contenu d'un train de 24 voitures, soit 15.000 boules, représentant environ 200 sacs de blé, 45 boeufs, 90 sacs de pommes de terre contenant chacun 50 kilos, 6 de haricots, 3 de riz, 18 caisses de macaroni, 12 barillets de saindoux, 18 pains de sucre, 225 kilos de confiture et 150 de julienne. Il boit 50 barriques de vin et fume 300 paquets de tabac.

Le nombre des seuls bataillons de l'active s'élevait en temps de paix à 650 environ, et la guerre dure depuis quarante-quatre mois. Quant aux chevaux, chacun d'eux, depuis le 2 août 1914, a consommé le contenu de deux wagons, et leur nombre total doit être d'environ 200.000.

Pour les évacuations, un seul chiffre fera juger de leur importance : le nombre moyen des wagons employés par an au transport des blessés et des permissionnaires dépasse un million sur un seul de nos grands réseaux !

Et il ne faut pas oublier les trains nécessaires pour compléter, pendant le mois d'août 1914, les approvisionnements des places fortes et des ports de guerre, en particulier du camp retranché de Paris. Pendant la période de concentration, le nombre de wagons de ravitaillement reçus à Paris dans les seules gares de l'Etat dépassa 2.500 ; en septembre, il atteignit 10.000.

Les nécessités des opérations entraînent constamment la modification de l'ordre de bataille et le déplacement du centre de gravité des forces.

Elles imposent des transports en cours d'opération dont l'importance a dépassé toutes les prévisions et dont les caractéristiques ont été la rapidité, l'ordre et la régularité.

C'est ainsi que, à la veille de la bataille de la Marne, pour arrêter la marche des armées allemandes, toutes les forces françaises disponibles furent dirigées sur les points désignés par le commandement ; en outre, l'armée qui opérait en Woëvre et qui avait vu fuir l'ennemi fut amenée aux environs de Paris avec une rapidité qui permit de conserver au mouvement tout son secret.

Après la bataille de l'Aisne, au moment de la manœuvre appelée la course à la mer, les réseaux durent transporter près de 70 divisions, au moyen de 6.000 trains, sur des parcours variant de 65 à 400 kilomètres.

En novembre dernier, les renforts français et anglais ont été acheminés sur l'Italie dans des conditions de célérité et de régularité remarquables

Même précision au cours de l'offensive actuelle, sous la réserve qu'un appel beaucoup plus large a été fait à la collaboration d'un service automobile pourvu d'une organisation puissante et rationnelle.

Les transports sont exécutés au moyen de trains de composition spéciale et analogue pour chaque catégorie : trains type combattants, pour les troupes de toutes armes ; trains type parc, pour les parcs et convois. Chacun d'eux peut contenir une unité constituée, bataillon d'infanterie, compagnie du génie, escadron de cavalerie, batterie d'artillerie, section de parc ou de convoi administratif. Ces trains, dont une réserve est prête en permanence, diffèrent par le nombre relatif des wagons plats ou trucks, plus fort pour les trains type parc que pour les trains type combattants.

Pour réaliser ce programme, l'autorité militaire et les réseaux se heurtent à des difficultés passagères ou inhérentes à l'état des choses.

Difficultés passagères, à savoir, en août et septembre 1914, par exemple, le repliement sur l'Ouest et le Centre des dépôts, du matériel et des approvisionnements provenant des régions du Nord et de l'Est, l'évacuation des populations de Belgique, des départements du Nord et de l'Est, puis de la banlieue de Paris, enfin des Parisiens fuyant devant l'invasion ; dans les huit premiers jours de septembre, c'est par centaines de mille qu'il faut compter les voyageurs s'embarquant dans les gares de Paris.

Difficultés constantes plus graves. Un certain nombre d'employés ont été mis à la disposition de l'autorité militaire ou se sont engagés : de là, sur les effectifs du temps de paix, un déficit qui, à une époque, s'est élevé à 22 % et dépasse encore 10 %.

Le chiffre des wagons est inférieur d'un cinquième à celui qui était en service le 2 août 1914 ; encore un certain nombre sont-ils immobilisés pour constituer en permanence les trains destinés au transport des troupes ou des blessés, et une bonne part des autres aurait besoin de réparations.

Avec cela les courants de trafic ont changé : il n'y a pour ainsi dire plus d'exportation par mer ; les usines, au lieu d'être groupées en quelques régions, se sont réparties sur toute la France ; il faut assurer le ravitaillement des armées d'Orient, de l'Italie et de la Suisse ; bref les wagons ont à parcourir, en moyenne, une distance plus considérable qu'en temps de paix, ou, comme on dit, la durée de leur rotation est plus longue ; tout se passe donc comme si nous possédions moins de wagons. De plus, les gares, faites en vue des transports du temps de paix, ne suffisent plus.

Enfin, dans l'ensemble, le trafic est supérieur de 50 % environ à celui de 1913 ; si le nombre des voyageurs est encore légèrement en diminution, par contre la quantité de marchandises confiées aux Compagnies l'emporte très sensiblement sur les chiffres d'il y a cinq ans.

Si les réseaux ont pu faire face à l'effort qui leur était demandé, c'est d'abord grâce à l'organisation générale du service des chemins de fer.

L'élément technique n'a été dépourvu ni de son rôle ni de ses prérogatives. Si l'autorité appartient à l'élément militaire, l'exécution, à tous les degrés, est aux mains de ceux qui en étaient chargés avant la guerre.

De plus, toute la question des transports avait été étudiée de très près et dans ses moindres détails dès le temps de paix. C'est ainsi que les chefs de gare avaient entre les mains un pli cacheté, qu'ils ouvraient à la mobilisation, et qui indiquait, heure par heure, toutes les opérations qu'ils avaient à exécuter. De même, sur un pli analogue, chaque chef de corps avait trouvé toutes les indications nécessaires pour le transport de sa troupe : jour, heure, lieu et gare de départ ; stations nommées halte-repas où le train s'arrêtera pour permettre aux hommes de se restaurer et aux chevaux de s'abreuver ; gare destinataire, nommée régulatrice, à partir de laquelle le parcours devait être réglé par les ordres du commandement.

C'est, en effet, la gare régulatrice qui est la cheville ouvrière et la marque originale du système des transports militaires. Comme l'indique son nom, c'est elle qui règle tous les transports en provenance ou à destination d'une armée. Ainsi qu'on le voit sur le schéma ci-contre, c'est vers la gare régulatrice que sont acheminés les hommes, les vivres, les munitions, qui seront dirigés vers la gare de ravitaillement des diverses grandes unités. De même tous les trains évacuant des blessés passent par la gare régulatrice.

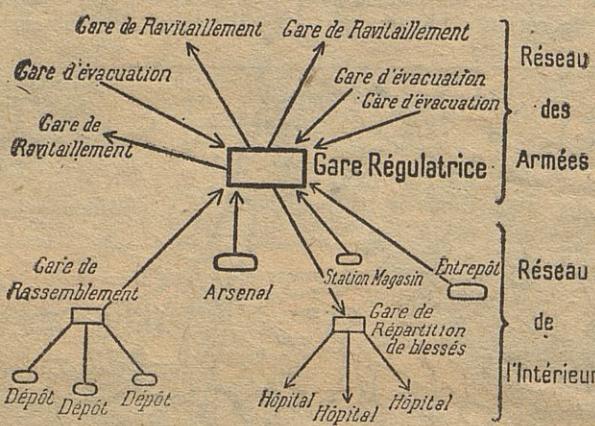
En outre, toutes les mesures ont été prises pour faire face tant à l'augmentation du trafic qu'aux modifications dans les courants de transport. Pour faciliter les rapports entre les différentes régions, des travaux ont été faits dans un grand nombre de gares par les soins de l'autorité militaire ; citons notamment : Caen, Sotteville, Blaye, sur le réseau de l'Etat ; Bourges, les Aubrais, Saint-Pierre-des-Corps, Montluçon, sur le réseau d'Orléans ; Moulins, Montargis, Nevers, Roanne, Villeneuve-Saint-Georges, Sens, Perigny, Dôle, Besançon, Saint-Louis-du-Rhône, Ambérieu, sur le P.-L.-M. ; Bordeaux-Saint-Louis, sur le Midi.

Mais tout cet effort d'organisation et de prévision, tous ces travaux auraient peut-être été vains, sans le dévouement à toute épreuve montré par le personnel des chemins de fer.

De nombreuses et émouvantes citations ont d'ailleurs instruit le pays des faits par lesquels les cheminots de tout rang se sont créés des titres imprescriptibles à sa reconnaissance.

Le personnel militaire ne le céde pas à celui des sections de chemins de fer de campagne. On ne compte plus les commissaires militaires des gares cités à l'ordre du jour dans la zone des armées.

Que ne pouvait-on attendre de tels hommes, guidés par l'organisme puissant et souple qui, sous le nom de Direction des Transports Militaires aux Armées (en abréviation D. T. M. A.) pour le réseau des armées, et d'état-major de l'armée, 4^e bureau, pour le réseau à l'intérieur, assure l'exécution des transports qui ont contribué à sauver la France ?



A LA CONFÉRENCE INTERALLIÉE D'ABBEVILLE



Le maréchal Haig et le général Wilson, chef d'état-major général de l'armée britannique.



Le général Weygand, membre français du conseil supérieur de guerre, et le général anglais Wilson.



Lord Milner, ministre de la guerre britannique, causant avec M. Georges Clemenceau, président du conseil.



Le conseil supérieur de guerre interallié s'est réuni à Abbeville le 1^{er} et le 2 mai. Toutes les questions militaires du moment y ont été résolues en plein accord, notamment celles de la coopération des troupes italiennes sur notre front et de l'unité de commandement. Voici, à droite, le général Pétain avec l'amiral Wemyss, premier lord naval, et l'amiral de Bon, chef d'état-major de notre marine ; derrière, sont le maréchal Haig et le général Wilson.

LA GRANDE OFFENSIVE ALLEMANDE⁽¹⁾

Quatrième phase. — LA BATAILLE DES AILES

Par le C^t BOUVIER DE LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major.

Le programme allemand suivait son cours ; son application avait bien reçu quelques difficultés et l'ennemi n'avait pas pu réaliser ce qu'en un rêve de folie orgueilleuse il avait espéré : « la séparation des armées alliées, l'écrasement de l'armée britannique, la marche sur Paris ». Mais les batailles qu'il livrait étaient bien la conséquence de l'application de son plan initial. Ce serait une erreur de voir dans les attaques du sud, puis du nord, des batailles décousues, sans suite et sans idée générale. Outre le premier but visé, le but local, elles se rapportent toutes au même programme général.

La ruée sur la Somme et Amiens avait comme but immédiat la séparation des armées alliées, la prise du centre d'Amiens et l'isolement de la droite des armées britanniques, mais elle répondait avant tout à l'idée maîtresse du plan d'opération allemand : « l'écrasement de la ligne anglaise ». Ce résultat n'ayant pu être atteint dès le début, l'ennemi a alors développé son action vers le nord ; d'où la bataille de la Lys dont le but immédiat était la séparation et l'isolement de la gauche anglaise et de l'armée belge, mais qui dans l'ensemble général répondait toujours à la même préoccupation : « l'écrasement de la ligne anglaise ». Enfin après l'échec de la bataille de la Lys le 17 avril, et alors que le commandement allemand ne pouvait plus espérer la percée immédiate du front des Flandres, on voit se produire le troisième événement de la grande bataille : « l'attaque sur les deux ailes des armées britanniques ». C'est logique, on dirait même que c'est classique... Le développement du combat est normal. En premier lieu, l'attaque sur une aile ; en second lieu, l'attaque sur l'autre, finalement l'attaque sur les deux ailes à la fois.

L'ennemi avait cherché le résultat sur un point, puis sur un autre, enfin sur les deux points réunis.

Ses espérances ont été déçues dans les trois actions et à la date du 30 avril, après quarante jours d'assaut et de folle ruée, s'il a gagné quelque terrain, il n'a obtenu aucun résultat et les armées alliées lui barrent toujours le chemin.

L'ATTAKUE SUR L'AILE DROITE ANGLAISE

La grande ruée allemande, partie de Saint-Quentin le 21 mars, était venue s'engouffrer face à Amiens entre la Somme et l'Avre.

Dix-sept divisions ennemis se tenaient « au coude » dans l'étroit espace compris entre Hamel-Corbie et Grivesnes-Montdidier. En tenant compte des détours de la ligne du front par Villers, Hangard, Thennes, Castel, Morisel, Mailly-Raineval, Sauvillers, Grivesnes, le développement de l'attaque allemande ne mesurait pas plus de 28 kilomètres. Derrière ces dix-sept divisions de première ligne, six autres se groupaient sur la grande route d'Amiens à Saint-Quentin, dans la vallée de la Luce, dans celle de l'Avre, sur le plateau de Grivesnes. Il y avait donc dans ce goulot resserré près de 250.000 hommes qui s'agitaient, car, en face d'eux, les armées françaises et britanniques leur avaient barré le chemin ; l'ennemi était embouteillé.

La situation des armées allemandes paraissait tout au moins très hasardée ; progrès à peu près nul sur le front et pression sur les flancs, avec danger constant de voir une contre-offensive partant de Lassigny-Noyon prendre à revers toute l'aile gauche des armées du kronprinz de Bavière. Il est vrai que von Hutier et son armée s'étaient déjà retranchés solidement sur le terrain ; le rôle de garde-flanc qui leur avait été assigné devait être mieux compris qu'au début de la grande guerre, en septembre 1914, et on songeait à ne pas renouveler la faute de von Klück devant l'Ourcq. Quoi qu'il en soit, au 24 avril, après quelques jours de repos accordés aux troupes d'assaut, le commandement allemand résolut de brusquer la situation et d'obtenir un résultat immédiat. L'ordre fut donc donné de reprendre l'offensive coûte que coûte et d'arriver sur Amiens. L'attaque sur la Somme allait coïncider avec un développement de la bataille qui se livrait en ce moment sur la Lys et, par suite, tout le front des armées britanniques allait être attaqué. La bataille de la Lys et la bataille devant Amiens formaient les deux grands événements qui

allaient se dérouler aux deux ailes du large front des Britanniques. Les deux grandes pinces de l'énorme tenaille allaient opérer et l'ennemi supposait que, devant ces assauts irrésistibles et le terrain enfin conquis, tout le centre d'Arras s'effondrerait.

Les armées alliées étaient ainsi réparties sur le champ de bataille :

Au nord, l'armée britannique, de la Somme au plateau de Gentelles, Villers-Bretonneux ; elle tenait Vaire, Hamel, le village de Villers-Bretonneux, le plateau de Cachy.

Au sud, l'armée française, qui occupait Hangard et ses bois au nord, la vallée de la Luce, Hourges, Thennes, puis celle de l'Avre, de Castel au bois de Sénécat, les coteaux à l'ouest de l'Avre et les plateaux de Sauvillers et Grivesnes.

Le 24 avril, à 6 heures du matin, l'ennemi opère un violent bombardement sur tout le front ; à 6 heures et demie, ses colonnes se lancent de suite à l'assaut. Sur le front des Britanniques la poussée est des plus violentes, surtout dans l'axe de la grande route d'Amiens à Saint-Quentin. Le but recherché immédiat est le village de Villers-Bretonneux qui, situé sur la grande route, occupe une position particulièrement importante. Il couvre tout le terrain descendant vers Amiens. Le plateau Villers-Cachy (110-104) forme en effet le dernier renflement du sol devant la cité picarde ; du village de Villers le terrain descend uniformément vers le confluent de l'Avre et de la Somme ; Villers est à 14 kilomètres d'Amiens !...

La prise de Villers devait donc procurer à l'ennemi de très grands avantages, aussi de 7 heures du matin à 10 heures, les vagues d'assaut se succèdent sans relâche ; vers 11 heures, devant une poussée plus violente et l'arrivée de troupes fraîches, la défense britannique flétrit. Les divisions allemandes peuvent pénétrer dans le village par le nord et l'est et s'y maintiennent. Quatre divisions allemandes étaient entrées en ligne durant la journée du 24 sur le front Fouilloy-Cachy, soit 50.000 hommes sur une étendue de moins de 5 kilomètres !

Durant la nuit du 24 au 25 les combats continuent acharnés, chaque adversaire tâchant d'améliorer sa situation.

Cependant Villers restait toujours aux mains de l'ennemi, mais le village était littéralement écrasé par l'artillerie anglaise, aussi les Allemands ne pouvaient maintenir dans les ruines du village que la valeur de deux bataillons qui s'abritaient soit dans les caves, soit sous les décombres des maisons.

Tard dans la soirée, les troupes australiennes (une brigade) et anglaises (une brigade), massées dans le bois l'Abbé, profitent d'une accalmie dans les combats qui continuaient à se dérouler sur le front. Par un mouvement circulaire (le petit ravin au nord de Villers, le bois d'Aquenne et la station du chemin de fer au sud), elles s'avancent encerclant Villers et ses défenseurs. Villers-Bretonneux est à nouveau enlevé et nos alliés font 700 prisonniers. Le succès allemand n'avait été que de courte durée ; à la pointe du jour, le 25 avril, les troupes britanniques tenaient solidement le village, le cimetière et le monument commémoratif élevé sur la route au sud. À signaler, durant ces durs combats devant Villers, l'action imposante des tanks qui, sur le plateau de Cachy, se livrent à de véritables tournois.

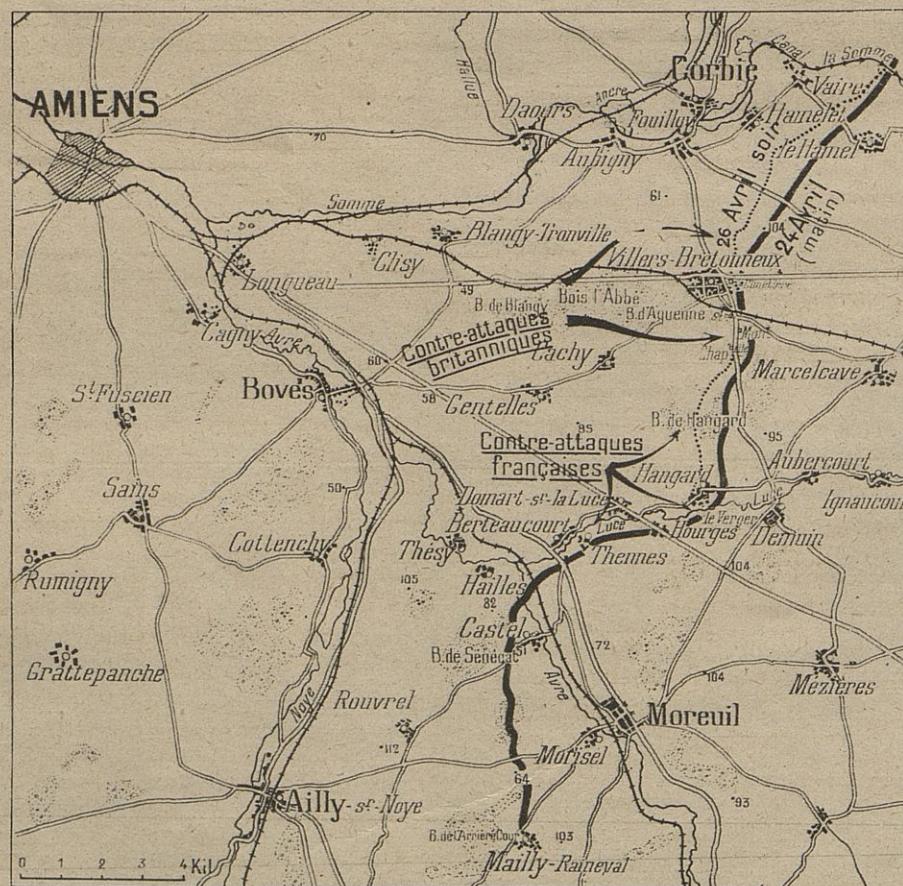
Les pertes de l'ennemi avaient été très lourdes, le terrain aux abords de Villers, devant la station du chemin de fer et près du monument, était couvert de cadavres.

Au sud, sur la Luce et l'Avre, l'attaque allemande s'était produite dans les mêmes conditions et à la même heure.

A 6 heures du matin, une furieuse canonnade sur tout le

front et, à 6 heures et demie, la ruée des « stossstruppen » sur les positions françaises.

Ce fut sur le saillant nord du bois de Hangard, sur le village même et sur le cours de la Luce que l'effort ennemi fut le plus violent. Sur la rive gauche de l'Avre il attaqua également Hailes et Castel, développant ses combats jusqu'au bois Sénécat. Après une série d'assauts furieux (7 assauts), l'ennemi put prendre pied dans les bois de Hangard et dans la partie est du village. Toute la journée du 24 fut particulièrement remplie par des combats acharnés, des prises et reprises de terrain. Le village



LA POUSSÉE SUR AMIENS PAR VILLERS-BRETONNEUX ET HANGARD.

(1) Voir les nos 184, 185 et 186 du *Pays de France*.

de Hangard fut repris deux fois par nous. Le soir du 24, l'ennemi qui l'occupait ne pouvait en déboucher. Durant toute la nuit et la matinée du 25, le combat ne se ralentit pas un instant sur tous les points. Les contre-attaques françaises lancées dans la journée du 25 permettaient à nos troupes de franchir la Luce sur certains points et d'occuper le hameau de Verger, au sud de Hangard ; d'autre part, nous reprenions du terrain dans les bois au nord du village ; enfin, nous arrêtons définitivement tous les efforts ennemis qui se manifestaient sur l'Avre. Nous conservions Hailes, la côte 82, Castel et une partie du bois Sénécat. La poussée allemande sur la Luce avait été particulièrement violente ; on estimait à six divisions engagées les effectifs que l'ennemi avait mis en ligne ; ses pertes avaient été extrêmement sanglantes.



GÉNÉRAL SIR H. PLUMER
C^t la 2^e armée britannique.

répétés des colonnes de l'ennemi, l'armée de von Quatz ne pouvait pénétrer plus avant dans la partie sud du champ de bataille. Là, en effet, s'étend la grande forêt de Nieppe, traversée par le canal de la Bourre, et cet impénétrable fourré permettait aux Britanniques de concentrer à l'abri des vues de l'ennemi les réserves qui devaient s'opposer à l'avancé vers Hinges et le mont Bernenchon. Durant toute la seconde moitié du mois d'avril, les attaques ennemis resteront infructueuses sur ce front et elles ne pourront gagner aucun terrain au delà de la lisière nord-est et est de la grande forêt.

Tout autre sera la situation au nord de Bailleul.

A la date du 15 avril, l'attaque de l'armée Sixte von Arnim se précise. Les colonnes marchent sur Bailleul qu'elles occupent, plus au nord vers Wytschaete elles s'étendent jusqu'à Saint-Eloi et atteignent le canal d'Ypres à la Lys.

La menace allemande était directe contre l'avancée d'Ypres, aussi le maréchal Haig devait prescrire aux troupes qui tenaient le secteur à l'est, vers Zonnebeke, de se replier sur la ville et d'occuper une ligne de défense moins étendue.

A partir du 20 avril, la marche des colonnes de Sixte von Arnim va en accentuant vers le nord-ouest ; c'est d'abord la prise de Dranoutre, du village de Kemmel ; l'attaque et l'occupation du mont Kemmel le 26, puis l'avance sur Loire, la Clytte, Dickebusch le 28 ; la ligne ennemie décrit une conversion face au nord-ouest en pivotant sur son aile appuyée au canal d'Ypres. Pour arriver à ces résultats les Allemands n'ont pas ménagé leurs forces. Il y a eu neuf divisions engagées sur cette seule partie du front de bataille et les troupes d'assaut se sont succédé sans arrêt (sept assauts pour la prise du piton du Kemmel). Les pertes ont été très lourdes pour l'ennemi qui du reste ne compte plus avec les hécatombes sanglantes dont il est l'objet.

Le commandement allemand veut à toute force posséder la ligne des hauteurs qui s'étend au nord de Bailleul et qui forme le dernier rempart de défense de la plaine de Poperinghe. Le plan allemand se dessine dès lors très nettement dans le nord : il consiste à tourner le saillant d'Ypres par le sud, à isoler les armées anglaises et belges de l'Yser et à marcher par Poperinghe vers la mer. C'est la pince de la tenaille du nord qui opère en direction générale « la mer ». Pour arriver à réaliser ce plan, les colonnes ennemis attaquent avec furie ; elles sont du reste conduites en avant par leurs généraux mêmes, car on signale la présence des généraux Eberhardt et von Stetten comme assistant aux assauts livrés devant Loire et Vierstraet, le 28 avril.

Sous cette avalanche, la ligne des alliés a plié un instant sur ces points, mais elle s'est vite reformée. A la date du 29 avril, les régiments français tiennent toujours Loire et la Clytte, et devant le bois de la Crête, au sud de Dickebusch, les Anglais font tête pour s'opposer à l'avance sur cette localité.

La situation, cependant, était sérieuse pour les troupes qui occupaient le secteur d'Ypres et bien que nous tenions solidement la ligne des monts des Cats, le mont Noir, le mont Rouge, il était évident que l'avance ennemie en direction de Poperinghe mettait en grand péril toute la défense du secteur d'Ypres.

Cette situation n'avait pas échappé à la vigilance du commandant ennemi, aussi résolut-il de tenter un grand effort pour faire tomber notre ligne de résistance.

Le 29 avril, une attaque générale de l'armée Sixte von Arnim se développe sur tout le front de Meteren au canal d'Ypres. Les objectifs sont : sur la gauche, gagner les points de Flêtre et de Caestre et de tourner par l'ouest la ligne de défense des monts des Cats ; au centre, de fixer l'adversaire sur le front de Loire, la Clytte, Dickebusch ; sur la droite, d'aborder Ypres par le canal et de le contourner vers le nord en prolongeant l'attaque sur l'armée belge. C'était un grand programme à réaliser ; trop grand même, car il n'a pu être atteint dans aucune de ses parties. La bataille furieuse s'est livrée sur tout le front le 29 avril durant toute la journée.

Repoussés sur leur gauche vers Meteren-Flêtre, les Allemands n'ont pu gagner aucun terrain. Ayant eu quelques succès sur le centre ils ont été, en fin de journée, refoulés de la ligne Loire-la Clytte ; enfin, sur la droite, leur attaque sur Ypres, depuis le lac de Zillebeke jusqu'au nord vers Saint-Jean et Boesinghe, n'a pu progresser ; ils se sont maintenus devant les positions anglaises et belges à 1.500 mètres à l'est d'Ypres.

La ligne des monts des Cats reste encore intacte et de longtemps elle ne sera entamée.

Au 30 avril, les alliés occupaient les points suivants dans les Flandres :

Le saillant d'Ypres ramené à son ancienne enceinte de 1916, soit à 1.500 mètres vers l'est ; le village de Zillebeke et son étang ; Voorzezele, les bois de la Crête, le front la Clytte-Loire, le mont Rouge, Saint-Jans-Cappel, Flêtre, Straazele et la forêt de Nieppe.

A la date du 30 avril, la bataille s'est arrêtée momentanément sur tout le front occupé par les armées britanniques. Seul, le canon tonne encore pour marquer qu'il y a eu lutte et qu'il y aura reprise.

La reprise est en effet forcée pour l'ennemi qui s'est engagé dans une attaque qu'il ne peut plus abandonner, sans quoi c'est avouer la faillite de la grande offensive qui devait apporter à l'Allemagne la victoire et surtout la paix tant désirée.

Où se fera la reprise des combats ; où l'ennemi portera-t-il ses masses d'assaut ? A coup sûr, ce sera sur le front des Britanniques. Là seulement il cherchera la solution : « l'écrasement de l'armée anglaise ». Voudra-t-il à nouveau essayer de déboucher sur Amiens, ou tentera-t-il de percer la chaîne des monts des Cats et d'arriver à la mer ? Ce serait bien imprudent d'avancer en ce moment une hypothèse sur les desseins futurs de l'ennemi. Ce que l'on peut seulement affirmer, c'est qu'il reconstitue actuellement ses unités éprouvées, qu'il reforme ses divisions, qu'il amène à pied d'œuvre sa grosse artillerie et que, dès la concentration terminée, l'attaque surgira à nouveau.

Nous ne pouvons que former un vœu : Que la nouvelle ruée soit aussi meurtrière à l'ennemi que celle qu'il a poussée jusqu'à présent sur le front des alliés.

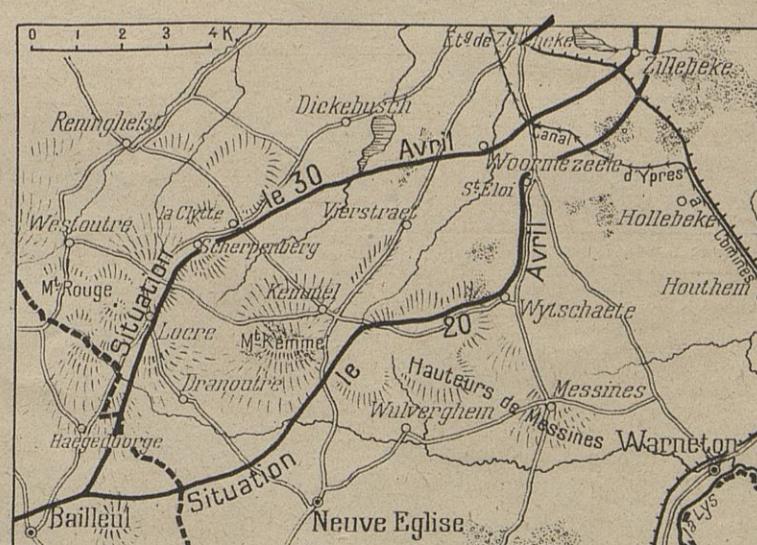
D'après des documents certains (il est admis que les Allemands avaient massé 206 divisions sur tout le front occidental : 140 d'elles sont engagées dans la bataille sur le front de la mer à l'Oise ; plusieurs retirées ont été ramenées en ligne, ce qui a fourni un passage de 186 divisions sur le front ; 66 restent encore intactes, mais 10 d'elles sont d'une faible médiocrité), on estime, au 30 avril, à 140 divisions le chiffre des unités engagées sur le front ouest de la mer à l'Oise. Sur ce chiffre établi, 34 divisions ont été retirées du combat, 27 autres sont au repos à l'arrière et se reforment avec les renforts envoyés en toute hâte des dépôts. On signale à ce sujet la 13^e division de réserve qui vient d'incorporer dans ses rangs 250 conscrits de la classe 1920 ! La classe 1919 est presque en entier engagée.

Les rapports anglais, qui généralement sont d'une exactitude marquante dans l'appréciation des pertes sur le terrain, estiment à 350.000 le chiffre minimum des hommes que les armées allemandes auraient déjà perdus depuis le commencement de leur grande offensive, soit en 40 jours ; à ce prix-là, la grande offensive ne pourra pas se produire très longtemps, car le matériel humain n'est plus abondant dans la grosse Allemagne, et si cette dernière envoie déjà sur le terrain d'assaut les conscrits qui n'ont que huit semaines d'entraînement, la qualité péchera comme la quantité...

Et avec plus de force encore, je redirai : « Espoir et confiance ! »

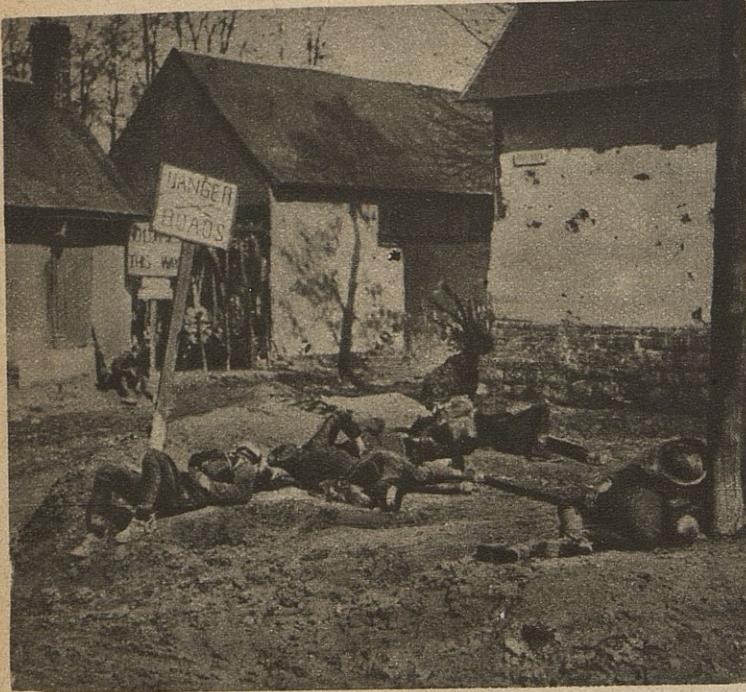


GÉNÉRAL BYNG
C^t la 3^e armée britannique.



LE POINT D'APPUI DE L'AILE GAUCHE BRITANNIQUE.

AVEC NOS ALLIÉS BRITANNIQUES EN FLANDRE



Dans un poste avancé, après la bataille, quelques tommyes, en attendant leur tour de patrouille, dorment à même le sol du sommeil des braves.



Un détachement de tommyes en embuscade au bord d'une voie ferrée, dont il doit défendre l'approche au moyen d'une mitrailleuse prête à faire feu.



Dans la nouvelle phase des hostilités ouverte par la grande offensive allemande, les opérations participent autant de la guerre de mouvements que de la guerre de tranchées. Nos alliés britanniques en font l'expérience dans les Flandres. Ces fantassins, se rendant à la faveur de l'obscurité à un poste avancé, emportent les grossiers caillebotis qu'ils ont fabriqués eux-mêmes et grâce auxquels ils pourront séjournier dans les tranchées noyées par les pluies.

LE VILLAGE DE LOCRE ET LE MONT KEMMEL



Le 15 avril le village de Locre, n'ayant encore reçu que quelques obus isolés, présentait l'aspect ci-dessus ; des sacs de terre barraient le chemin.



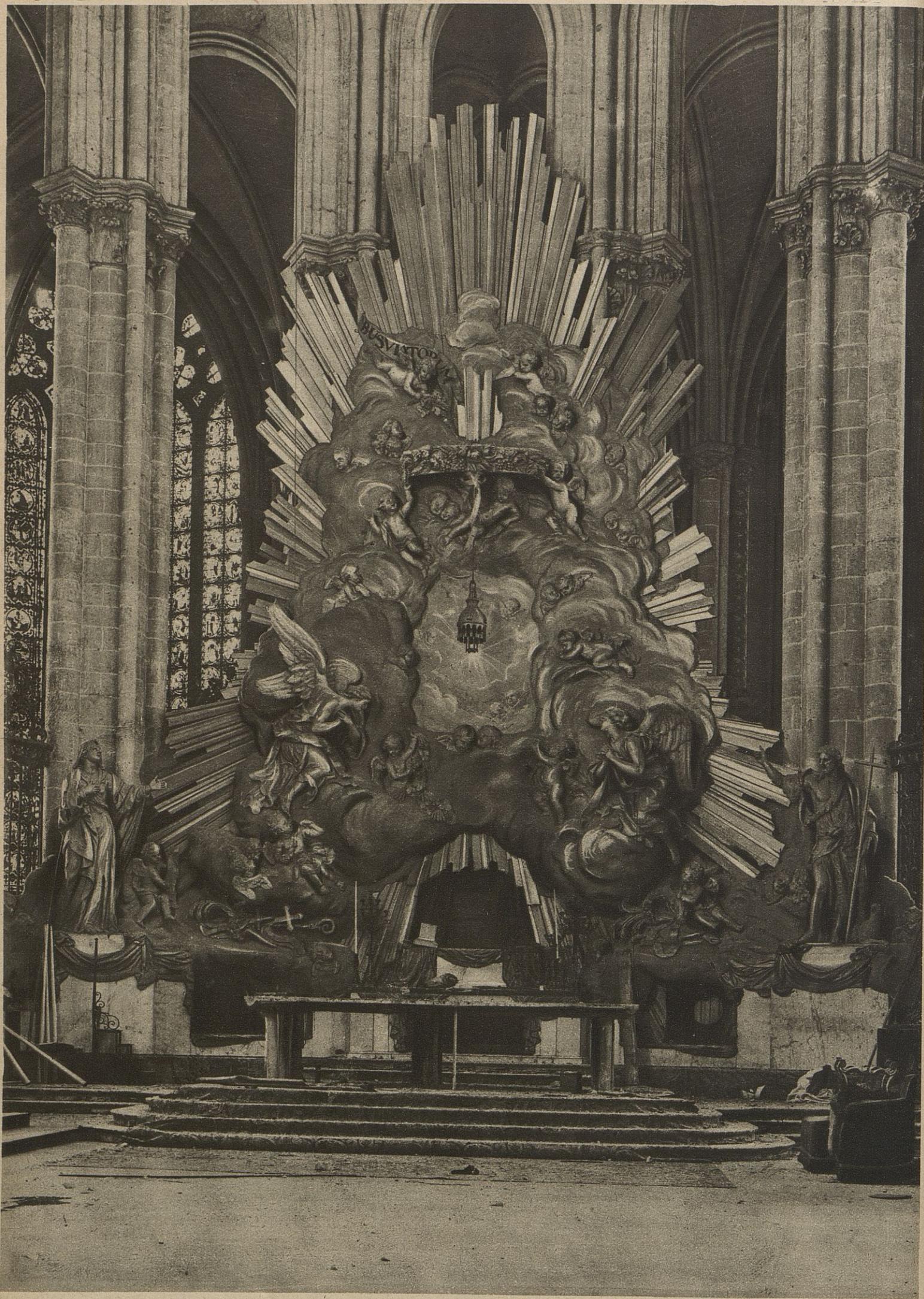
Le 28 avril, après un bombardement intense, il ne restait plus que des pans de murs. Le clocher, què l'on voit à gauche, s'était effondré.



Les noms de Locre et du Kemmel tiendront une place glorieuse dans les annales de cette guerre. Locre, après avoir passé de mains en mains au cours d'une lutte acharnée, finit par rester en notre possession le 27 avril. On voit, à gauche, les ruines de son église. Quant au Kemmel, voici, à droite, l'aspect que présentait son versant nord, lorsque le 28 nos troupes furent contraintes de l'abandonner après l'avoir défendu avec un héroïsme sans pareil.



LE BOMBARDEMENT DE LA CATHÉDRALE D'AMIENS



La cathédrale d'Amiens est le chef-d'œuvre de l'architecture gothique et l'un des plus beaux monuments du monde. Sa construction fut commencée en 1220 par l'évêque Evrard de Fouilloy, sur les plans de Robert de Luzarches. Elle renferme en grand nombre des trésors d'art inappréciables. Aussi les Allemands, dès qu'ils l'ont pu, ont-ils bombardé ce monument. Leur premier obus tomba dans la partie du chœur que représente notre photographie.

LA FOLIE D'UN ROI

Par JEAN DE LA HIRE

IX

VERS LA PROIE

Tandis que dans l'obscurité se jouait l'humble drame de la jeune Russe sauvée par un valet de chambre ; tandis que l'indifférence, l'indécision, la crainte, les ambitions mesquines et les petites rancunes tenaient en suspens les opinions du peuple, de la bourgeoisie, de la noblesse et de l'armée ; tandis que les rares amis du roi s'efforçaient en vain de galvaniser l'esprit public, le prince Luitpold, le Dr von Gudden et leurs acolytes agissaient.

Le 9 juin, par ordre du Conseil des Ministres appuyés par le prochain régent du royaume, la reine-mère Marie recevait la visite du baron de Malsen. Cette femme, dans sa jeunesse, avait été si belle qu'on la surnommait l'Ange. Elle avait transmis à son fils sa grâce et sa beauté. Elle ne put jamais pour lui faire davantage. Elle resta inerte lorsque le baron de Malsen, délégué officiel des nouvelles forces, la prévint du coup d'Etat qui allait être exécuté. Elle ne sut que se répandre en larmes.

A la même heure, la commission « de détrônement » quittait Munich. Elle se composait des conjurés que nous avons vus autour de Bismarck et du prince Luitpold. Elle avait pour programme de faire connaître à Louis II la déclaration des médecins aliénistes et de lui demander son abdication. En cas de refus, elle avait tout pouvoir pour s'emparer de la personne du roi et pour l'interner comme fou.

Le 9 au soir, les ambassadeurs arrivaient à Hohenschwangau, où des chambres, dans le vieux château, leur étaient préparées. Le baron de Crailsheim, le comte Holstein, le comte Toerring, le lieutenant-colonel de Washington s'étaient fait accompagner d'une demi-douzaine d'officiers et fonctionnaires de moindre envergure, mais aussi dénués de loyalisme. Le Dr von Gudden, lui, s'adjointait quatre infirmiers. Tout ce monde coucha à Hohenschwangau. Et le lendemain 10 juin, de grand matin, la commission au complet se remit en route pour couvrir d'un pas rapide les quinze cents mètres qui la séparaient du château de Neuschwanstein. Les ambassadeurs étaient en grande tenue. Et les premiers rayons du soleil levant firent étinceler leurs chamarrures et leurs décorations, lorsqu'ils se groupèrent, sur la route, à cent pas de la poterne du château.

Mais, depuis la veille, la baronne Truchsess était à Hohenschwangau. Elle avait ameuté les paysans. Dans la nuit, le comte Durckheim-Montmartin était arrivé. Il avait mobilisé les pompiers du bourg et les gendarmes de la garde du roi. Quelques domestiques royaux restaient fidèles : ils se joignirent aux gendarmes.

Et tous ces hommes composaient une troupe assez imposante, rangée, baïonnette au canon, à gauche et à droite de la porte du château.

Or, toute hésitation pouvait jeter bas l'échafaudage illégal des conjurés. Le comte Toerring, conseiller d'Etat, paya de sa personne, après un rapide colloque avec le comte Holstein. Il s'avanza et il se mit à lire, d'une voix haute mais qui tremblait, la proclamation du prince Luitpold, « régent du royaume ».

Pendant cette lecture, le comte Holstein et un officier se rendaient aux écuries de Louis II. Mais ils n'en franchirent pas la porte, fermée, gardée par une dizaine de piqueurs armés.

— Au nom de Son Altesse Royale le prince Luitpold, régent du royaume de Bavière, crie Holstein, j'ordonne que ces portes soient ouvertes et qu'une voiture fermée soit immédiatement attelée !

— Nous n'avons d'ordres à recevoir que de Sa Majesté le roi ! répondit le chef des piqueurs.

Force fut au comte Holstein de se retirer.

A la proclamation lue par le comte Toerring,

le comte Durckheim-Montmartin répondit bravement qu'il avait reçu du roi l'ordre non seulement d'interdire l'entrée du château, mais encore d'arrêter les gens qui, excipant d'une autorité illégale, voulaient forcer cette entrée.

Et, tout aussitôt, les gendarmes entourèrent les ambassadeurs et leurs aides. Ceux-ci voulaient protester. Des paysans et des montagnards, accourus, crièrent et montrèrent les poings. Contre ces farouches auxiliaires, les gendarmes durent protéger les prisonniers et, les poussant, les entourant, ils s'engouffrèrent avec eux sous la voûte d'entrée, dont la porte fut refermée.

Pendant cette échauffourée, le roi Louis II, à la fenêtre de sa chambre, contemplait la magnificence du soleil surgissant au-dessus des vaporeuses montagnes. Durckheim-Montmartin interrompit brusquement sa rêverie et lui rendit compte de ce qui s'était passé.

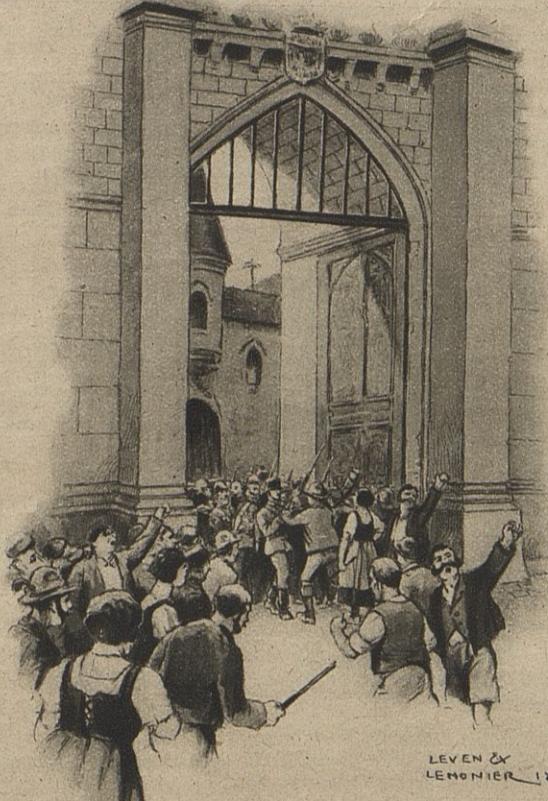
— Où les a-t-on mis ? s'écria le roi, soudain blême d'indignation et de colère.

— Dans les cellules de la tour du Nord.

Et il ajouta, souriant malgré lui :

— Ils font piteuse figure.

— Ridicules, n'est-ce pas ? fit le roi.



LEVEN & LEMONIER

furieux encore et amusé déjà.

— Ridicules tout à fait !

— Qu'on les jette dans les oubliettes, s'écria Louis II.

Et il se détourna, pour réprimer l'énorme envie de rire que lui donnait la vision d'un Holstein ou d'un Toerring pataugeant dans la boue d'un profond caveau. Pour lui, toute cette affaire, commencée en opérette, tournait à la mascarade. Il se contint cependant et, s'accoudant à la fenêtre, il ordonna doucement :

— Va, mon ami. Qu'on les fasse manger, ces imbéciles, en attendant que je décide ce que j'en ferai.

Le comte Durckheim sortit un peu déçu. Il aurait voulu d'autres ordres, la mise en œuvre du plan de contre-révolution de palais qu'il avait exposé au roi pendant la nuit.

Deux heures plus tard, Louis II le fit appeler. Le comte trouva son maître dans sa chambre, à sa toilette. Et, sans préambule, le roi lui dit :

— Délivrez les prisonniers, monsieur, et renvoyez-les à Munich. Il me répugne qu'ils respirent l'air pur de ces admirables montagnes.

— Mais, sire, balbutia le comte. Votre Majesté ne prend pas d'autres mesures ? J'ai osé suggérer cette nuit...

— Allez donner l'ordre, et revenez aussitôt. Nous agirons.

A demi rassuré, Durckheim-Montmartin redescendit. Il chargea le bailli de Hohenschwangau de calmer les paysans. Il calma lui-même

la baronne Truchsess. Par une porte basse, il fit sortir, à la dérobée, les piteux ambassadeurs et leurs acolytes, en les engageant, s'ils tenaient à leur vie, à ne pas s'attarder aux environs du château, car les paysans pourraient avoir moins d'indulgence que le roi.

Et il remonta auprès de Louis II.

— Ils sont partis ? demanda le roi, maintenant sérieux.

— Oui, sire.

— Les brutes ! M'obliger à m'occuper d'eux, de leurs intrigues, de leur infâme politique !... J'ai bien envie de tout laisser là et d'aller voir des pays où personne ne me parlera du trône, du parlement, de la cour, des intrigues de Bismarck...

— Sire ! fit le comte désespéré, un roi ne déserte pas !

Louis II tressaillit. Il ferma les yeux et devint très pâle. Puis, haussant les épaules, il regarda fixement son courageux ami et murmura :

— C'est vrai, je suis encore roi ! Quelle dérision !... Allons, puisque tu le veux, agissons. Assieds-toi, écris.

Et Louis II, rapide, lucide, énergique dicta et ordonna :

A Guillaume I^{er}, empereur d'Allemagne protecteur légal des princes confédérés, envoya une plainte contre Luitpold.

A François-Joseph, empereur d'Autriche Hongrie, son parent, il adressa un appel très digne et très fin.

Pour le peuple bavarois, il dicta une proclamation qui répondait à celle de Luitpold et qui déclarait le prince rebelle et accusé d'haute trahison. Ce manifeste, qui devait être inséré dans le *Journal de Bamberg*, protestait contre les calomnies ayant trait à la raison d'roi et invitait les Bavarois au loyalisme.

Enfin, ordre était envoyé au major commandant le bataillon des chasseurs de Kempten de se rendre à Neuschwanstein avec ses troupes...

— Et nous marcherons sur Munich, s'il le faut ! conclut le roi.

Il était plus de midi.

Durckheim-Montmartin prit à peine le temps d'avaler quelque nourriture et de tous côtés il expédia des courriers sûrs. La baronne Truchsess se chargea de la dépêche pour l'empereur d'Autriche.

Mais, à 5 heures, le fidèle gentilhomme se présenta devant le roi. Il était pâle, harassé.

— Eh bien ? fit Louis II qui, dans son oratoire, lisait Joinville.

— Sire, toute communication télégraphique partant de Neuschwanstein est interceptée. La dépêche pour l'empereur d'Allemagne et l'ordre aux chasseurs de Kempten n'arriveront pas. Et les troupes ont reçu du prince Luitpold, proclamé régent ce matin, l'ordre de ne pas sortir de leurs quartiers.

— La dépêche pour François-Joseph ?...

— Celle-là arrivera.

— Et sera inutile, mon ami. Mais épousons la liste : ma proclamation au peuple ?...

— Je suis avisé que le *Journal de Bamberg* sera saisi à l'imprimerie même, s'il l'insère.

Le roi se leva, fit quelques pas en silence, puis, très calme, un peu triste, d'un ton à la fois très doux et surprenant de majesté :

— Mon ami, j'ai trop voulu être heureux par la vie intérieure, alors que les devoirs des rois sont tous composés d'actes extérieurs... Et puis le Destin nous entraîne, mon ami... Je ne lutterai plus. Demain, tu licencieras ma maison. Tu veilleras à ce que les montagnards soient écartés du château. Fais le désert autour de moi, je le veux. Dans une lutte que j'abandonne, par mépris et dégoût des hommes, nulla doit être compromis.

— Pas même moi, sire ?

Le roi sourit, visiblement ému. Et il dit :

— Toi, reste. Le meilleur témoignage d'amitié que je puisse te donner maintenant, c'est d'accepter que tu te perdes avec moi. Lis-moi cette page, veux-tu ?

— Merci, sire ! fit le comte en s'inclinant.

Souriant, très simple, il prit le livre et, d'un voix ferme, se mit à lire une page des *Mémoires de Joinville* sur Louis IX, roi de France.

(A suivre.)

Philatélie de Guerre

Parmi les conséquences imprévues de l'effroyable guerre qui déchire actuellement le monde, une des plus curieuses est assurément l'élosion d'une véritable collection de timbres-poste de guerre.

Ce n'est pas la première fois que les circonstances donnent naissance à des timbres occasionnels : timbres commémoratifs d'expositions, d'inaugurations, de centenaires, de couronnements de souverains, de jubilés... Tous les prétextes ont été bons, toutes les occasions favorables et les gouvernements, en les saisissant pour faire des émissions, ont satisfait à l'avidité de nouveautés qu'ont les philatélistes du monde entier. Il est vrai que cette bienveillance officielle n'allait pas sans procurer aux caisses publiques des recettes assez rondelettes. Les mauvaises langues prétendent même que certaines Républiques sud-américaines inscrivent au nombre des meilleurs revenus de leur budget la vente aux amateurs de fréquentes et brèves émissions de timbres, sans cesse renouvelées pour les besoins de la cause.

Mais ces émissions, quelle qu'ait été leur importance, sont distancées, et de loin, par les timbres du grand conflit. En effet on compte plus de 500 modèles à l'heure actuelle ! Et la guerre n'étant, hélas ! pas terminée, la série ne peut que s'accroître...

Les amateurs n'ont donc que l'embarras du choix et les collectionneurs peuvent déjà former un respectable album avec les dernières créations.

Qu'elles seront intéressantes les pages de ces volumes, quels souvenirs merveilleux, tristes ou heureux, émaneront de chacune des minuscules vignettes qui les constelleront d'une multicolore poussière de gloire ! C'est avec émotion qu'on en tournera les feuillets chargés, évocateurs des heures cruelles et grandioses que nous vivons. Et puis, humbles petites choses, n'aurez-vous pas emporté bien souvent, sous l'enveloppe que vous tachez de couleur, un tendre souvenir à l'absent, un encouragement au blessé... Dernièrement, une fillette n'était-elle pas vue couvrant de bâtons l'enveloppe, timbrée de ces jolies vignettes à l'effigie de nos illustres généraux, — éditées par l'Alliance française, — qu'elle glissait dans la



boîte aux lettres en murmurant : « A bientôt, papa... » et pour de tels gestes, dans lesquels le cœur se fond, vignettes de coloris et de composition variés, vous méritez d'être conservées pieusement.

A la précieuse valeur du souvenir, les amateurs n'ignorent pas que s'ajoute la valeur du timbre de guerre, valeur plus matérielle et plus immédiate. Certains timbres occasionnels ont atteint à ce point de vue, on le sait, des cotations élevées. Nul doute que les timbres de guerre n'atteignent, dans un avenir plus ou moins lointain, des taux bien au-dessus de leur émission. La question est de savoir choisir parmi leur cohorte bigarrée ceux dont la rareté augmentera bientôt le prix. C'est assurément le plus délicat de l'affaire, car tous les pays belligérants ont émis ou laissé émettre d'innombrables timbres.

Il y a d'abord les timbres surchargés. Les philatélistes renseignés savent à quels prix fabuleux peuvent monter des spécimens de cette nature.

Dans cette catégorie, voici les timbres du Togo. Surchargés en noir : « Togo occupation franco-anglaise », les timbres valent déjà de 3 francs à 1.500 francs.

Voici les timbres qui circulent dans notre cher territoire d'Alsace reconquis. Ce sont les treize timbres fiscaux allemands d'Alsace-Lorraine, surchargés : « République Française », et les vingt-trois timbres fiscaux français avec surcharge : « République Française, Alsace », et valeur en pfennig et mark. Espérons que nous les verrons bientôt circuler sur tout le territoire de l'Alsace entièrement redevenue française...

Mais, hélas ! à côté de ces timbres, en voici qu'on ne voit pas sans souffrir : ceux de la Germania cuirassée, surchargés « Belgien » et de la nouvelle valeur en centimes, que les Allemands ont mis en circulation en Belgique depuis qu'ils l'occupent. Le même timbre, avec la surcharge « Russisch-Polen », a cours en Pologne. La vente de ces timbres est interdite en France, sous peine d'amende ou de prison.

Parmi les plus intéressants des timbres surchargés, voici également ceux de la Turquie. Lorsque les bureaux de poste étrangers cessèrent de fonctionner sur son territoire, la Turquie apposa sur sept de ses beaux timbres figurant les monuments de Constantinople et les sites du Bosphore, une surcharge : « Capitulation des ports étrangers », en caractères turcs. Ces timbres ne circulèrent que peu de temps et sont déjà très rares.

Le Canada a très heureusement gravé, dans le cliché de ses timbres de 1, 2, 3 cents, en blanc : « War tax. » Voilà une surcharge qui ne nuit pas à la beauté du timbre.

Tous les timbres de la Croix-Rouge de nos colonies sont des timbres qui avaient cours au moment de l'ouverture des hostilités et qui ont été surchargés.

Récemment une émission a été faite de la Croix-Rouge de l'Inde française, sur laquelle la nouvelle surcharge affecte la forme de la Croix de Malte.

Des timbres du Levant français viennent d'être surchargés à la main : « Ile Road. » Cette surcharge, verticale, a été apposée à gauche. Ces timbres circulent dans la petite île de Road, située sur les côtes de Syrie, qui appartenait à la Turquie et qui est maintenant occupée par nos troupes.

Parmi les nouvelles émissions surchargées, voici le Maroc français. Deux nouvelles valeurs, de 2 et 5 francs, sont venues compléter la série en cours, avec la même surcharge et la valeur en monnaie hassani. Ces deux nouvelles valeurs n'ont été tirées qu'à 30.000 chacune.

Des timbres très intéressants sont ceux émis à Salonique par l'imprimerie de l'armée britannique qui les vendit au consulat britannique. Ils servirent jusqu'au 9 mars 1916 à l'affranchissement des lettres des soldats



anglais. Depuis cette date, sans qu'on sache pourquoi, ils ne sont plus en circulation.

Parmi les timbres absolument nouveaux, créés depuis la guerre, celui qui nous est assurément le plus cher est le timbre au coq d'Alsace, si fièrement campé sur ses ergots. La vignette, d'un format plus grand que l'ordinaire, est d'un rose tendre et porte en caractères imprimés : « République française, 1915. »

La Belgique, trop tôt, hélas ! avait émis des timbres commémoratifs du siège d'Anvers. Depuis, l'Angleterre lui a offert une série de trois timbres, à l'effigie d'Albert I^e, qui se vendent le double de leur valeur, au profit de la Croix-Rouge du Havre. Puis sont apparus, en octobre 1915, sept timbres à l'effigie du roi et sept autres, de grand format, imprimés en taille douce, commémorant le martyre de la Belgique. Cette dernière série est très jolie.

L'Italie a émis deux timbres de Croix-Rouge qui ne sont pas très artistiques ; l'un figure le drapeau italien, l'autre l'aigle romaine.

L'héroïque petite Serbie a émis, au moment de ses premiers succès, des timbres figurant le roi Pierre et son état-major assistant à une victoire serbe. Hélas !...

La Russie a émis des timbres de composition et tirage très soignés. Les vignettes, de grand format, ont un caractère intéressant. Pendant que nous parlons de la Russie, mentionnons ses éphémères timbres-monnaie de fin 1915.

Enfin, la révolution russe a donné naissance à de nouveaux timbres, en papier-carton, de 1 et 2 kop, surchargés en noir ; ceux de 3 1/2 et 7 roubles sont émis dans les couleurs de la série du Levant et imprimés sur papier losange. Le nouvel Etat de Finlande, lui, a des vignettes figurant le lion finlandais en vert, en rose et en bleu.

Tandis que le Congo français et la côte des Somalis retiraient de la circulation leurs timbres de 1909 et incinéraient le stock restant, l'Espagne, manquant d'aniline, prépare un nouveau timbre de 15 centimes ; au lieu d'être carmin, il sera rose-saumon.

Valenciennes et Varsovie ont émis, dès l'occupation allemande, des timbres pour le poste en ville, qui atteignent déjà 50 francs chez nous.

Melbourne, Chicago, Pondichéry, Petrograd, etc., ont créé des timbres de charité, de grand format et d'intéressante composition.

A côté de ces timbres « officiels », voici la troupe variée des timbres



créés par l'initiative privée, associations ou particuliers, et dits « timbres patriotiques ». Voici, plus nombreux encore, ceux dits « timbres militaires ». Ces derniers évoquent les fastes militaires, d'autrefois et d'aujourd'hui, des armées alliées. Les régiments sont immortalisés en de grandes vignettes symboliques, ainsi que les gendarmes, l'aviation, les G.V.C., les aumôniers militaires, la marine, la Croix de guerre, etc.

Amateurs, soyez tous aux aguets. En collectionnant les timbres de guerre, postes ou fantaisies, vous édifierez un véritable monument d'histoire. En enrichissant le trésor des traditions nationales, vous constituerez aussi un véritable trésor personnel.

Entassez inlassablement le plus de documents possible, recueillez-les, multipliez les vignettes, précieux vestiges de l'art des nations qui enseigneront plus tard à vos descendants l'histoire de la guerre de notre génération.

Ceux qui recueilleront les timbres dès la première heure arriveront aisément à se constituer une collection imposante et à relativement peu de frais. La hausse des cotations a commencé et de petites fortunes sont en train de se faire puisque trois timbres de guerre valent déjà 30.000 francs.

Patriotes, curieux, collectionneurs, à l'ouvrage ! L'album des timbres de guerre sera un reliquaire précieux et par sa valeur intrinsèque et par son origine historique, car les compositions des vignettes seront une véritable épopee de la grande guerre.

RENÉE-CLAUDE ORCEL.



ECHO S



COMPARTIMENTS ÉTANCHES ET TORPILLES

Une commission britannique ayant été chargée d'étudier les effets des explosions de mines et de torpilles sur les vaisseaux de commerce a récemment fourni les résultats de son enquête.

Elle a reconnu que la perte de beaucoup de ces vaisseaux a été due à trois causes. Tout d'abord, à l'existence des portes de communication dans le bas des compartiments étanches, ne pouvant pas être fermées après l'explosion. En second lieu, à des déchirures des conduites d'aspiration dans les compartiments attaqués, permettant à l'eau de passer de ceux-ci dans les autres. Enfin, à la pénétration, dans les cloisons adjacentes aux compartiments attaqués, de fragments métalliques mobilisés par l'explosion.

Le plus clair c'est qu'en somme la plupart des pertes ont été dues à ce que les compartiments dits étanches n'ont pas été tels. La commission s'attendait à trouver des dégâts très étendus, à voir des cloisons détruites par l'arrivée de l'eau, etc. Elle n'a rien trouvé de tel. Les blessures du navire étaient très circonscrites et jamais les cloisons n'avaient cédu. Mais les compartiments n'étaient pas étanches, pour une raison ou une autre. S'ils l'avaient été, les pertes eussent été infiniment moindres.

Le principe des compartiments étanches est excellent. Mais il faut l'appliquer intégralement et c'est ce qui n'a généralement pas lieu. Pourquoi ? Où est la responsabilité ?

ANTHRACITE ARTIFICIEL

On s'occupe beaucoup, aux Etats-Unis, de l'utilisation des charbons de qualité inférieure. Les charbons bitumineux, mous, tendres, sont malpropres, ils font une fumée excessive et une grande partie de cette fumée consiste, en réalité, en une substance utilisable, dont on peut faire un combustible, ou bien tirer du goudron, du gaz, de l'ammoniaque, du benzol, des matières tinctoriales, des remèdes et des explosifs.

Par la distillation du charbon bitumineux à température relativement basse, par une méthode nouvelle on obtient, d'une part, un goudron précieux et, de l'autre, un combustible ne donnant pas de fumée, qui remplace parfaitement l'anthracite.

Ce combustible — une sorte de coke — ne donne pas de fumée et brûle de façon très satisfaisante. D'après la méthode adoptée, la tonne de charbon bitumineux par traitement fournit 700 kilos de combustible et 280 kilos de gaz et vapeurs. Les vapeurs se condensent en huiles diverses de goudron, benzol, toluol, crésote, anthracène, etc., et ammoniaque. Par cette méthode l'utilisation serait aussi satisfaisante que possible.

Mais quand donc supprimera-t-on le chauffage par grille et cheminée ? Car il y a là un gaspillage formidable, les neuf dixièmes de la chaleur étant employés à chauffer l'atmosphère extérieure.

LA NÉVROSE BAROMÉTRIQUE

Beaucoup de personnes sont désagréablement impressionnées par les orages en préparation et les dépressions barométriques.

Leur mal consiste surtout en ce qu'elles ressentent à l'avance et de façon exagérée les impressions qui sont naturelles à la plupart des gens pendant les phénomènes en question. Elles sont un peu des baromètres.

Deux ou trois jours à l'avance, elles sont fatiguées, asthéniques, elles ont des douleurs, de l'accablement. Les rhumatisants voient reparaitre leurs douleurs et sont courbaturés ; les migraineux voient revenir les leurs qu'ils baptisent de migraine, rhumatisme, lumbago et sciatique ; d'autres se plaignent de

leurs cors et durillons, de leurs cicatrices, etc. Certains sont pris de névralgies intercostales ; d'autres, à l'approche de la neige, se sentent le front étreint dans un étau. Voilà pour les cas où c'est l'humidité qui prévaut. Quand c'est le froid qui règne, il y a fatigue, besoin de sommeil, picotement des paupières, bâillements, lourdeur aux genoux : avec cela inquiétude, tristesse, ennui, angoisse même.

Enfin, arrive le phénomène lui-même : la dépression barométrique atteint son maximum et l'orage s'accentue. C'est le moment de l'apogée du malaise, se traduisant par des troubles gastriques, des nausées, des douleurs de ventre, l'abattement, la fatigue, le sommeil, l'irritabilité.

Une fois l'orage dissipé, l'état normal se rétablit très rapidement : la détente se fait, et l'impression de bien-être revient, avec le soleil, la hausse du baromètre et une légère hausse du thermomètre. La crise de l'organisme est passée, comme celle de la nature.

Dans tout cela il n'y a rien, en réalité, de pathologique ; il faut seulement voir une exagération de fonction normale. Tout le monde animal, y compris l'homme, est plus ou moins sensible aux variations de pression et de tension électrique. Sous l'influence de ces variations, le caractère propre de chaque animal s'exagère. La sensibilité aux approches de l'orage est diminuée chez l'homme bien équilibré ; mais elle subsiste chez beaucoup de sujets plus faibles ou impressionnables.

CUIRS NOUVEAUX

Le cuir est rare, il est cher, l'armée en fait une grande consommation, et comme le monde entier est devenu une armée, il faut s'ingénier à trouver des sources nouvelles de cuir. Elles ne manquent pas d'ailleurs : mais il faut encore apprendre à les utiliser, ce qu'on ne faisait pas en temps de paix où l'on se contentait du cuir de quelques animaux, qui suffisait aux besoins. Il y a, dit un expert, beaucoup à faire avec la peau de requin, qui du reste a été employée déjà pour les poignées de sabre. La peau de morse, qui a été longtemps utilisée dans l'Europe du nord, pourra bien revenir à la mode. Des expériences sont en cours aux Etats-Unis.

Une société s'est constituée pour exploiter spécialement la peau de requin. Elle achète des requins, en tanne la peau et convertit le reste de l'animal en aliments : colle, gélatine, huile, poudre pour la volaille et engras. Elle prétend qu'un requin rend autant qu'une vache, et que le coût de la pêche n'est rien auprès de celui de l'élevage.

D'autres industriels se sont spécialisés en vue de l'exploitation de la baleine blanche dont ils utilisent la chair, la peau, l'huile. La peau est, dit-on, d'admirable qualité.

Mais aucun cuir nouveau ne paraît pouvoir remplacer le cuir classique du bœuf, quand il s'agit des semelles. Pour le reste, le morse, le lion de mer, le requin donnent un cuir suffisant. Le cuir d'autruche est aussi à l'étude.

L'INDUSTRIE DE L'INDIGO

En 1896 l'Inde et Java exportaient pour près de cent millions de francs d'indigo. Sur ces entrefautes, les Allemands inventèrent l'indigo synthétique. Aussi la production de l'indigo naturel tomba-t-elle à presque rien. Le chiffre pour l'Inde tomba de 10.000 tonnes à 547 tonnes en 1913-1914. La guerre étant survenue et l'Allemagne n'inondant plus le monde de son indigo, l'Inde a pu reprendre sa culture. Celle-ci occupait 360.000 personnes et l'indigo se vendait 10 francs la livre ; elle en était venue à n'occuper que 30.000 personnes, le produit se vendant 3 fr. 75 la livre.

Depuis la guerre, la production d'indigo aux Indes a triplé : elle est de près de la moitié de ce qu'elle était en 1898. L'industrie de l'indigo reprend vie et a de grandes chances de redevenir très prospère.

LE MISTRAL ET L'AUTAN

Le mistral, vent bien connu, qui ne donne aucun agrément à la vallée du Rhône, au Languedoc et au Roussillon, est une institution météorologique fort ancienne. Virgile et Strabon en parlent déjà. C'est un vent sec, froid, se produisant par ciel découvert, qui grille les plantes, penche et brise les arbres, dessèche le sol et exaspère les humains. D'après M. Gaudin, de l'Observatoire de Marseille, le mistral souffle à Marseille cent dix jours par an, presque un jour sur trois.

Le mistral dure de trois à neuf jours de suite. Il est à son plus fort au milieu de la journée, et le matin, le soir et la nuit, il a moins de force. Le mistral exige, pour se produire, de hautes pressions à l'ouest de la Provence, sur les côtes océaniques. En passant sur l'océan, le vent du nord-ouest est chargé d'humidité qu'il abandonne en Aquitaine, sur le Plateau Central et les Cévennes ; il se dessèche donc, puis descend par la vallée du Rhône. Il est d'autant plus fort que sur la Méditerranée il fait plus beau et chaud.

Le mistral tient donc à des causes générales d'ordre météorologique et c'est pourquoi il est si tenace et ancien.

L'autan est dans le même cas. C'est le contraire du mistral : un vent venant du sud-est, spécial au Midi, chaud le plus souvent et sec. Il se produit généralement quand il y a dépression sur le nord de la France. Mais on ne sait pas encore bien pourquoi l'autan est tantôt sec, tantôt humide. En tout cas il est, lui aussi, désagréable. Le médecin Astruc, en 1740, disait déjà : « Ce vent est chaud, lourd et pesant, il engourdit et abat les hommes et les animaux. Il rend la tête pesante, il ôte l'appétit et paraît gonfler tout le corps. »

L'UTILISATION DES GRAINES DE TOMATE

Les sources possibles de corps gras sont très recherchées et on demande de ceux-ci à toutes sortes de substances qui jusqu'ici étaient négligées. C'est ainsi qu'à un moment on a signalé le fait que les Allemands tiraient de l'huile des pépins de raisin. Certains même s'extasiaient sur leur ingéniosité. Ils ignoraient que l'idée était française et que le procédé avait été étudié et exploité chez nous longtemps avant la guerre.

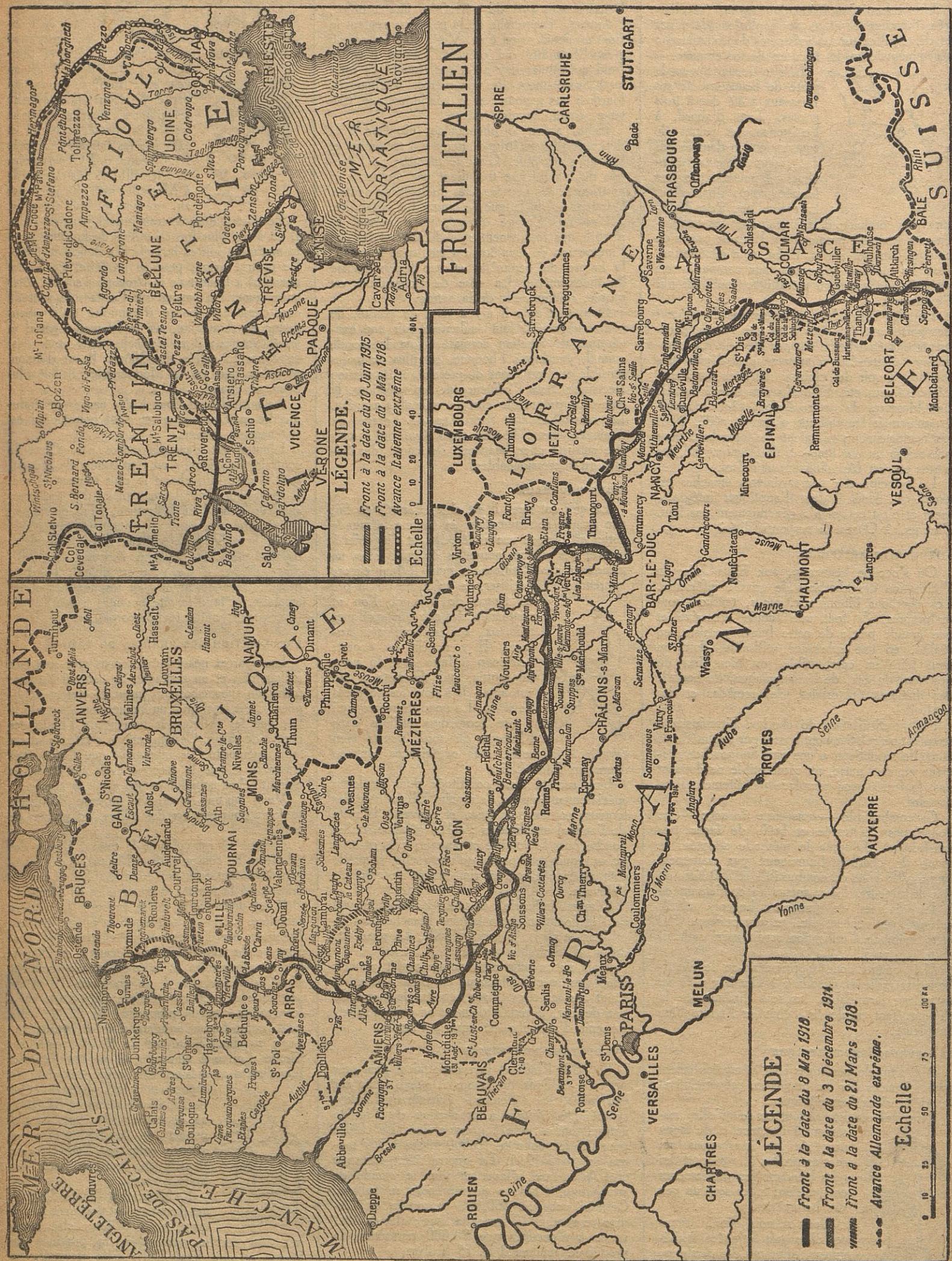
Voici qu'un Américain propose d'utiliser, toujours pour en tirer des huiles, les graines de tomate.

Partout où est cultivée la tomate il y a des fabriques de conserves de ce légume, et ces fabriques disposent de masses considérables de graines enlevées à la tomate avant sa mise en conserve.

Il est donc facile de se procurer la matière première. Celle-ci, traitée par la presse hydraulique et par l'éther ou le chlorure de carbone, cède une huile semi-siccative, condimentaire et alimentaire. L'huile en question contient 45 % d'oléine, 45 % de linoléine, 12 % de palmitine et 6 % de stéarine. Elle existe dans les graines dans la proportion de 22 %. Elle peut se transformer en margarine par hydrogénéation ; sa digestibilité est de 97 %, celle de l'huile d'olive à peu près, et permet l'utilisation directe en cuisine. Elle a un coefficient de saponification 188 voisin de celui de l'huile de sésame (187-194), ou de coton (191-196), ce qui permet de la transformer en savon ; enfin par l'addition de siccatif on peut en faire une huile à vernis.

La fabrication d'huile de graines de tomate est pratiquée à Florence et à Milan ; elle pourrait être établie aussi dans la province de Parme et aux Etats-Unis. Elle pourrait, en somme, s'établir dans tous les pays où la tomate est cultivée et employée à fabriquer des conserves : en France, en Espagne en particulier.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA VISITE DES DÉLÉGUÉS DES OUVRIERS AMÉRICAINS



La délégation, comprenant neuf délégués, dont deux dames, présente ses hommages au maréchal Joffre.



Aux Invalides le général Niox, entouré de son état-major, reçoit les membres de la délégation.



Le 3 mai est arrivée à Paris la délégation des travailleurs américains envoyée par les Etats-Unis dans le but d'affirmer les liens qui unissent l'Amérique à la France. Reçue avec un sympathique empressement par les représentants de notre pays, la délégation a visité Paris avant de se rendre en province, dans nos principaux centres industriels, ainsi qu'à Reims et à Verdun. Voici la délégation, à gauche, entrant à Notre-Dame ; à droite, devant le palais de Versailles.

SUR LE FRONT ORIENTAL

RUSSIE. — Les bruits qui ont couru d'une restauration monarchique n'ont pas été confirmés ; par contre on note une évolution très apparente du bolchevisme vers un mode de gouvernement plus sensé que celui qu'il a pratiqué jusqu'à présent ; les dirigeants de Moscou s'emploient à constituer tant bien que mal une nouvelle armée « nationale » et on constate dans la plupart des grands centres le rétablissement, au moins relatif, de l'ordre. Le sentiment qui anime ce travail de régénération paraît être une antipathie croissante contre l'Allemagne. Toutefois dans les provinces on signale toujours des conflits armés entre bolcheviks et leurs adversaires.

En Sibérie, l'effervescence reste très grande. On a annoncé, le 4 mai, que les autorités russes d'Irkoutsk ont arrêté le vice-consul japonais et le président de l'Association japonaise, sous prétexte d'espionnage militaire.

L'Allemagne s'immisce de plus en plus dans les affaires de Finlande. Le service militaire, qui vient d'y être décreté, fonctionnera, comme d'ores et déjà les douanes, sous le contrôle allemand. Il est question d'ériger le pays en royaume au profit d'un grand-duc de Mecklembourg-Schwerin. En Ukraine, l'animosité de la population contre les Boches, provoquée par leurs exigences, leur a fourni le prétexte d'un coup d'Etat. Le 29 avril, les forces d'occupation ont imposé la dictature du général Skoropadsky. Le nouveau régime a aboli presque toutes les mesures prises par le gou-

vernement bolchevik. En Crimée, les Allemands occupent Sébastopol et ont saisi la flotte russe de la mer Noire. Mais comme ils viennent de découvrir que la population comprend 70 % de colons allemands, ils envisagent l'annexion sous forme de protectorat. Ils ont besoin d'ailleurs de cette province comme port pour leur Mitteleuropa.

ROUMANIE. — Au château de Cotroceni, où le conseil de la Couronne roumain décida, en août 1916, l'entrée en guerre de la Roumanie, a été signé, le 7 mai 1918, le traité définitif de paix entre la Roumanie et les puissances centrales. Ce traité portera le nom de « paix de Bucarest ». Il stipule des avantages économiques considérables au profit de l'Allemagne. Le traité économique roumano-autrichien, qui n'est pas moins avantageux pour l'Autriche, aura une durée de trente ans. La Bulgarie se voit attribuer la partie méridionale de la Dobroudja, tandis que la partie septentrionale est constituée en condominium des puissances centrales. Le conflit bulgaro-turc serait aplani.

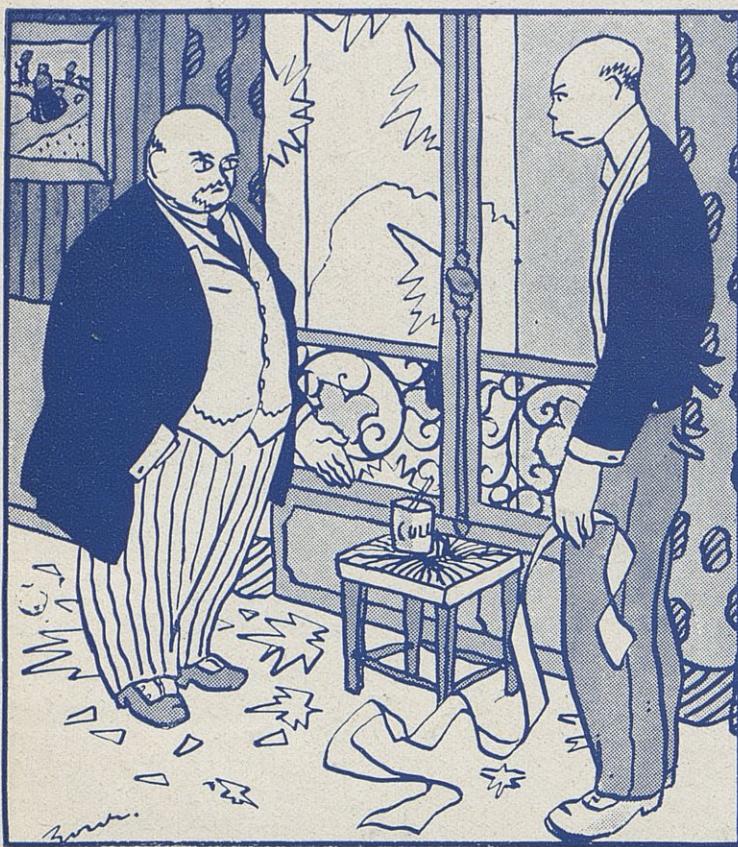
MACÉDOINE. — On a signalé, du 2 au 9, plusieurs attaques contre les lignes alliées dans les différents secteurs de ce front. Elles étaient peu importantes et ont toutes été repoussées. Au cours d'une contre-attaque, le 3, sur la Dobroudja, les Serbes ont enlevé à l'ennemi plusieurs éléments de tranchées ; le 4, ils exécutaient avec succès des coups de main sur les avant-postes bulgares. L'artillerie continue à montrer de part et d'autre une grande activité.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 186 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 9 et intitulé : « Après l'attaque brusquée contre Zeebrugge. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Guerre en Caricatures



LE CARREAU CASSE

— Comment avez-vous fait votre compte ?...
— C'est en voulant coller des bandes de papier pour le préserver des bombes...



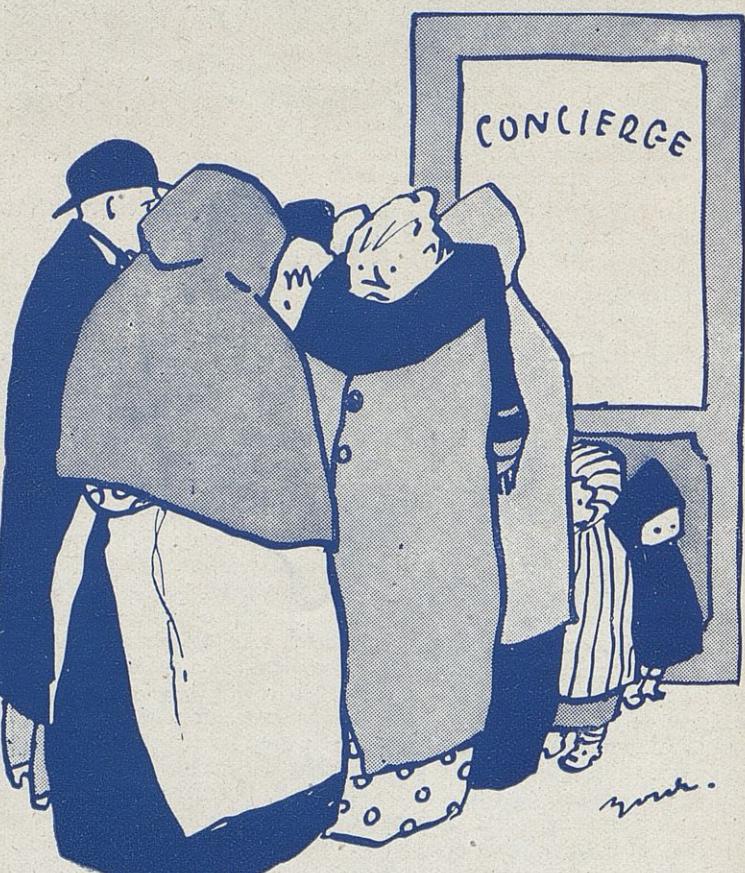
LE PRETEXTE

— Tes cousins de Lyon qui nous écrivent qu'ils viendront nous voir la semaine prochaine...
— Vite, écris-leur que nous sommes juste dans la zone du canon.



L'ADDITION

— 32 francs ! deux pauvres petits dîners comme ça !...
— Si on avait la veine qu'il y ait une alerte !...



L'ALERTE

— Votre mari est resté là-haut, dans votre logement du sixième ?...
— Il prétend qu'il ne peut pas descendre parce qu'il ressemble à Napoléon...